

VINGT ET UNIÈME HOMÉLIE

Sur le retour de l'évêque Flavien et le pardon accordé par l'empereur à la ville d'Antioche; sur le crime de ceux qui avaient pris part au renversement des statues.

1. La parole par laquelle j'avais coutume de commencer mes discours, au temps de nos dangers, sera la première encore que je prononcerai devant vous aujourd'hui; disons donc ensemble : Béni soit Dieu, qui nous a permis de célébrer avec tant de bonheur et d'allégresse cette pieuse solennité ! Il a rendu la tête au corps, le pasteur aux brebis, le maître aux disciples, le général aux soldats, le pontife aux prêtres. Béni soit Dieu, qui, dans son amour inépuisable, nous accorde au delà de nos demandes et de nos pensées ! C'était assez au gré de nos désirs, d'être maintenant délivrés des calamités qui pesaient sur nous, et nous n'avions pas d'autre but dans toutes nos prières; mais la clémence du Seigneur, dépassant infiniment par ses dons l'étendue de nos prières, nous a rendu notre père beaucoup plus promptement que nous n'eussions osé l'espérer. Aurions-nous pensé, en effet, qu'aussitôt après son départ, il aurait vu l'empereur, conjuré nos désastres, et que nous le reverrions au milieu de nous avant le saint jour de Pâques, prêt à célébrer cette fête avec nous ? Telle est néanmoins la vérité; ce bonheur inespéré, nous le possédons; nous avons reçu notre père, et le plaisir de son retour est d'autant plus grand pour nous qu'il a devancé nos espérances.

C'est pour cela, je le répète, que nous devons rendre grâces à Dieu, admirer sa puissance, sa miséricorde et sa sagesse, le soin paternel qu'il prend de notre cité. Le démon a tenté de la bouleverser et de la détruire par les crimes dont il fut l'instigateur : Dieu s'est servi de nos infortunes elles-mêmes pour rehausser la gloire de notre ville, de son pontife et du chef de l'empire; il les a revêtus d'un éclat nouveau. La gloire de notre ville consiste en ce que, dans un si pressant danger, laissant de côté tout ce qu'elle comptait d'hommes puissants, de grandeurs et de richesses, toutes les influences qu'elle pouvait faire agir auprès de l'empereur, elle a cherché son refuge dans l'église et le prêtre, mettant tout son espoir dans le secours du ciel. Lorsque notre père se fut éloigné de nous, beaucoup voulaient effrayer ceux de nos frères qu'on avait jetés dans les prisons, en leur disant : La colère du prince n'est pas apaisée, elle s'enflamme tous les jours davantage, il se dispose à renverser la ville de fond en comble. On répandait d'autres bruits alarmants; les prisonniers cependant ne s'abandonnaient pas à la crainte, et quand nous leur disions : ces bruits sont faux, c'est le diable qui, par ses artifices accoutumés, veut jeter la consternation dans vos âmes, ils nous répondaient : nous n'avons nul besoin de ces paroles consolantes, car nous savons à qui dès le commencement nous avons eu recours, à quelle espérance nous nous sommes attachés; l'ancre de notre salut est fixée au ciel; ce n'est pas dans l'homme que nous avons mis notre confiance, mais dans la toute-puissance de Dieu. Aussi comptons-nous entièrement sur une heureuse issue : non, non, un tel espoir ne saurait être confondu, nous ne pouvons pas le croire.

Quelles brillantes couronnes, quelle gloire éclatante, de tels sentiments donneront à notre cité ! Quel amour n'obtiendra-t-elle pas de Dieu, quelle protection sur toute son existence ! Il n'appartient pas, en effet, à une âme quelconque de déployer une telle énergie parmi les flots mutinés de tribulations aussi cruelles, de se tourner uniquement vers le Très-Haut et d'implorer avec d'aussi fervents soupirs la divine assistance, au mépris de tous les secours humains. Voilà donc quelle est la splendeur qui vient de rejaillir sur la ville. De son côté, le pontife n'a pas acquis une moindre gloire : il a généreusement exposé sa vie pour nous tous. Les résistances et les obstacles avaient beau se multiplier; les rigueurs de la saison, son grand âge, l'approche de la solennité, la position critique d'une sœur prête à rendre le dernier soupir, rien n'a pu l'arrêter; il s'est montré supérieur à tous les obstacles. Il ne s'est pas dit à lui-même : Qu'est-ce que ceci ? Il ne me reste plus que ma sœur; nous portions ensemble le joug du Christ, il y a si longtemps qu'elle partageait ma demeure ! La voilà maintenant à la dernière extrémité, et je m'en irai la laissant seule, je ne serai pas là pour recueillir son dernier soupir et sa parole suprême ! Elle priait cependant tous les jours, dans l'espoir que je lui fermais les yeux, que je rapprocherais ses lèvres, que je disposerais tout pour sa sépulture; et voilà qu'elle est comme abandonnée, n'ayant plus son protecteur auprès d'elle : aucun de ces pieux devoirs ne lui sera rendu par un frère; bien que sa tendresse ne les attendît que de lui, elle rendra l'âme sans voir une dernière fois le plus cher de ses amis ! N'est-ce pas là quelque chose d'incomparablement plus triste que la mort elle-même ? Si j'avais été séparé d'elle par de grandes distances, n'aurais-je pas dû me hâter d'accourir, me dévouer à tous les travaux comme à toutes les souffrances, pour ne pas lui refuser une telle faveur ? Et maintenant qu'elle est auprès de moi, dois-je me séparer d'elle, puis-je

VINGT ET UNIÈME HOMÉLIE

l'abandonner ? Comment supportera-t-elle les jours qui suivront notre séparation ? – Non, rien de semblable n'est sorti de sa bouche, ne se présenta même à sa pensée. Mettant la crainte du Seigneur au-dessus de tous les liens du sang, il se montra pénétré de cette vérité, que le pontife se fait connaître dans la tribulation, comme le pilote dans la tempête, comme le général dans les hasards des combats. Tous les hommes, se dit-il, ont les yeux fixés sur nous, les Juifs eux-mêmes et les Gentils : ne trompons pas leur attente, et, non content de braver le naufrage sans hésiter, confions-nous à Dieu sans réserve, et faisons le sacrifice même de la vie.

Or considérez la magnanimité du pontife, mais voyez aussi la bonté de Dieu. Tous les biens auxquels notre évêque avait renoncé, il les a reçus avec plus d'abondance; non seulement son courage est récompensé, mais il jouit encore d'un bonheur auquel il ne pouvait s'attendre. Il avait accepté, dans le but de sauver son troupeau, de célébrer sur une terre étrangère cette grande solennité; et Dieu nous l'a rendu avant le jour de Pâques, pour qu'il eût la consolation de le célébrer avec nous, et d'ajouter au succès de son entreprise la joie de son retour. Il a bravé la saison rigoureuse, et tout le temps de son voyage a été d'une admirable sérénité. Il ne s'est plus souvenu de sa vieillesse, et voilà qu'il a parcouru cette longue route avec la promptitude et la vigueur d'un jeune homme. Il ne s'est pas laissé arrêter par la mort imminente d'une sœur, ni vaincre par une affection humaine, et, quand il est revenu parmi nous, il a trouvé sa sœur pleine de vie. N'avais-je donc pas raison de vous dire qu'il a gagné tout ce qu'il avait sacrifié ? C'est ainsi que le pontife s'est couvert d'une gloire nouvelle, soit devant Dieu, soit devant les hommes.

2. L'empereur, à son tour, a trouvé dans cet événement une splendeur supérieure à celle de tous les diadèmes : d'abord, il s'est laissé fléchir par la prière des prêtres, et cela, à la face du monde entier, tandis que nul autre n'eût pu désarmer son courroux; puis, c'est dans un instant qu'il a fait grâce aux coupables et que sa colère s'est dissipée. Mais pour mieux vous faire comprendre et la générosité du prince, et la sagesse du pontife, et par-dessus tout la divine clémence, permettez-moi de vous redire ici quelque chose du discours prononcé là-bas. Ce que je vous dirai, je le tiens de ceux qui se sont trouvés à cette entrevue solennelle. Quant à notre père, il ne nous a rien confié, absolument rien; fidèle imitateur de la magnanimité de Paul, il tient religieusement cachés ses propres mérites; et quand on lui demandait de tout côté quel langage il avait tenu au prince, comment il avait pu réussir à le persuader, à désarmer si promptement et si complètement sa colère, il répondait par ces mots : Nous n'avons été pour rien dans le succès; Dieu lui-même a touché le cœur du prince; avant même d'entendre nos paroles, son indignation était calmée, tous ses projets de vengeance avaient disparu; il parlait des événements arrivés dans notre ville d'un air si paisible et si doux, qu'on eût dit qu'il s'agissait d'une offense faite à une personne étrangère. – Mais ce que l'humilité de notre pasteur voulait tenir dans le silence, Dieu l'a fait éclater à tous les regards. Que s'est-il donc passé ? Pour vous le dire, il faut que je reprenne les choses de plus haut.

Après qu'il fut sorti de la ville, nous laissant tous dans un si profond abattement, il éprouva dans son cœur de plus cruelles angoisses que celles dont nous étions nous-mêmes accablés. En premier lieu, il rencontre dans son voyage ceux que l'empereur envoyait pour examiner les faits accomplis; il apprend de leur bouche l'objet de leur mission : se représentant alors les maux qui allaient fondre sur son peuple, l'agitation, le tumulte, la fuite, la terreur, l'anxiété, les périls de tout genre, il versait un torrent de larmes et ses entrailles étaient cruellement déchirées. Les pères, en effet, gémissent d'autant plus sur les maux de leurs enfants, qu'ils ne sont plus là pour les consoler : il ne déplorait donc pas tant nos calamités elles-mêmes, que son éloignement quand nous allions les subir. Et tout cela cependant s'accomplissait pour notre salut. Ce qu'il avait appris des commissaires de l'empereur, tout en lui faisant verser des larmes plus amères, rendait plus ferventes les prières qu'il adressait au Seigneur; il passait les nuits sans sommeil, le suppliant sans cesse de venir au secours de notre cité et de dissiper la colère impériale. Dès qu'il eut pénétré dans cette grande capitale de l'univers et qu'il fut entré dans ce palais où réside la majesté souveraine, il se tint loin de l'empereur, gardant le silence, versant des larmes, la tête penchée, cachant son visage; on eût dit que c'était lui qui était coupable de tous les crimes pour lesquels il venait intercéder. Il n'avait en cela d'autre but que celui de porter le prince à la clémence par l'image de cette tristesse et de ce deuil, avant de prendre la parole pour notre défense. Le seul espoir de pardon qui reste aux criminels ne consiste-t-il pas à rester muets devant leur juge ? Il est un sentiment qu'il voulait dissiper, un autre au contraire qu'il voulait inspirer : d'une part,

VINGT ET UNIÈME HOMÉLIE

c'était la colère; de l'autre, c'était la compassion. C'est ainsi qu'il préparait les voies à la parole dont il s'était fait l'organe; et le succès répondit à son espoir.

Lorsque Moïse s'éleva sur la montagne pour implorer la miséricorde du Très-Haut en faveur d'une nation coupable, il demeura muet, jusqu'à ce que Dieu l'eût interpellé par ces paroles : «Laisse-moi, et j'anéantirai ce peuple.» (Ex 32,10) Ainsi fit notre pontife. Lorsque l'empereur l'eut aperçu baigné de larmes et n'osant lever la tête, il s'approcha de lui et manifesta par ses expressions la douleur que lui causaient les larmes du vieillard. Non, il ne parla pas comme un homme enflammé d'indignation et de courroux, mais plutôt avec l'accent de la douleur et de la compassion. Ecoutez ce qu'il dit et vous en jugerez vous-mêmes. Il ne lui dit pas : Pourquoi venez-vous ici ? Comment osez-vous plaider la cause des derniers de tous les scélérats, d'hommes indignes de vivre, dont la révolte et les attentats ont mérité tous les supplices ? Rien de semblable ne s'échappe de ses lèvres; il semble se défendre lui-même avec autant de modération que de gravité; il énumère les bienfaits dont il a comblé notre cité pendant tout le temps de son règne, et chaque fois il répète ces mots : Est-ce ainsi que je devais être payé de mes bontés ?

Pour quelle injure m'ont-ils infligé ce châtiment ? Qu'avaient-ils à me reprocher, d'important ou de léger, pour outrager de la sorte, non seulement leur empereur, mais les morts eux-mêmes ! n'était-ce pas assez d'exercer leur fureur sur les vivants ? Si les outrages n'étaient allés jusqu'à méconnaître les barrières du tombeau, ils auraient pensé vraiment n'avoir rien fait de remarquable. Admettons qu'ils aient quelque injustice à me reprocher, au moins devaient-ils respecter les morts, qui ne s'étaient rendus coupables envers eux d'aucune injure, auxquels ils n'avaient à reprocher rien de semblable. N'ai-je pas préféré cette ville à toutes les autres ? Ne m'a-t-elle pas été plus chère que ma patrie ? Mon vœu le plus ardent était de la visiter, et j'en faisais le serment en toute circonstance.

3. Ces plaintes redoublaient la douleur du pontife, des larmes plus abondantes coulaient de ses yeux, il ne garda plus alors le silence : en se défendant lui-même, l'empereur aggravait nos forfaits. – Prince, dit-il avec un profond et douloureux gémissement, nous avouons, et comment le nier ? l'amour que vous n'avez cessé de témoigner à notre patrie; et voilà pourquoi nous déplorons avec tant d'amertume d'avoir cédé aux instigations du démon jaloux d'une telle faveur, de nous être montrés ingrats envers un si généreux bienfaiteur, d'avoir excité à ce point la colère de celui qui nous a tant aimés. Renversez notre ville, mettez-y le feu, faites-nous mourir, infligez-nous un châtiment quelconque; vous ne nous punirez pas encore comme nous l'avons mérité : nous-mêmes, prévenant les arrêts de votre justice, nous avons déjà subi mille genres de mort. Que peut-on concevoir, en effet, de plus misérable que de passer aux yeux de l'univers entier pour avoir outragé d'une manière aussi indigne celui qui nous avait entourés d'une si tendre affection et comblés de tant de bienfaits ? Quoi de plus amer que d'être accusés d'une telle ingratitude ?

Si des barbares, se ruant tout à coup sur notre ville, avaient démoli ses remparts, brûlé ses maisons, emmené ses enfants captifs sur une terre étrangère, notre malheur serait moins affreux. Pourquoi cela ? C'est qu'il nous eût suffi de vous savoir vivant et de connaître vos sentiments à notre égard, pour espérer que nous serions bientôt affranchis de ces maux; que notre ville reprendrait sa splendeur première et que notre liberté nous serait abondamment rendue. Mais aujourd'hui que nous avons perdu votre bienveillance; aujourd'hui que s'est brisé cet amour qui nous protégeait mieux que toutes les murailles, auprès de qui nous réfugierions-nous ? De quel côté se porteront nos regards, après que nous avons irrité un maître si doux, un si tendre père ? Sans doute ils sont convaincus d'avoir commis le plus horrible des attentats; mais ils ont subi les peines les plus affreuses, n'osant plus regarder un homme en face, pas même lever les yeux vers le soleil, tant la honte pesait sur leurs paupières et les obligeait à se cacher. En perdant la liberté, ils sont devenus les plus misérables de tous les esclaves, ils sont plongés dans la dernière ignominie : quand ils songent à la grandeur de leurs maux, au crime dont ils se sont rendus coupables, ils n'ont plus même la force de respirer, sachant à quel point ils ont attiré sur eux le blâme et l'animadversion de tous les habitants de la terre, à raison de la personne même qu'ils ont outragée. Si vous le voulez néanmoins, ô Prince, leur blessure n'est pas incurable, il est un remède à tant de maux. On en a vu souvent des exemples même chez les simples particuliers : les injures les plus sanglantes sont devenues pour eux la matière et l'occasion d'une sublime charité. Telle a été la conduite du Créateur envers la nature humaine. Après qu'il eut donné l'existence à l'homme, et que, lui donnant le paradis pour séjour, il l'eut entouré de bonheur et de gloire, le diable, jaloux d'une telle distinction, réussit à dépouiller l'homme de tout cet éclat. Mais Dieu, bien loin d'abandonner ce dernier, à la place du paradis que nous avons perdu, nous ouvrit l'accès du

VINGT ET UNIÈME HOMÉLIE

ciel, manifestant ainsi sa bonté propre et confondant de plus en plus la malice du démon. Faites-en de même : les démons ont tout mis en mouvement pour ravir votre amour à la ville qui vous était la plus chère; instruit maintenant de ses artifices, bien que vous ayez le droit de nous châtier, ne nous enlevez pas votre amitié première.

S'il m'est de plus permis d'exprimer une pensée qui dépasse toutes les prévisions, inscrivez Antioche en tête de toutes les villes qui vous tiennent le plus à cœur : c'est le moyen de punir les démons, auteurs de tous ces désordres. Si vous la détruisez, si vous la faites disparaître de la surface de la terre, vous accomplirez justement ce qu'ils se sont proposé; si vous renoncez au contraire à votre vengeance, si vous déclarez que vous aimez toujours cette ville comme vous l'avez d'abord aimée, vous porterez à ces esprits pervers une mortelle blessure, vous leur infligerez le plus terrible des châtiments, en leur faisant bien voir, non seulement qu'ils n'ont rien gagné dans leurs embûches, mais encore que tout a tourné à l'encontre de leurs désirs. N'est-il pas d'ailleurs conforme à l'équité que vous agissiez de la sorte et que vous ayez pitié d'une ville qui n'a été l'objet de la haine des démons que parce qu'elle était l'objet de votre amitié ? Si vous n'aviez pas eu pour elle tant de bienveillance, leur aurait-elle inspiré une si cruelle envie ? On pourra s'étonner de mes paroles, mais elles n'en sont pas moins vraies. C'est pour vous, c'est à cause de votre amitié, qu'Antioche a subi tant d'infortunes. Quels sont les incendies, quels sont les bouleversements dont la rigueur pourrait égaler celle de la réponse que je viens d'entendre ? Vous avez dit qu'on vous avait accablé d'outrages, que vous avez supporté ce que ne supporta jamais aucun de vos prédécesseurs; mais si vous le voulez, ô Prince modèle de clémence, de sagesse et de piété, ces mêmes outrages orneront votre tête d'une couronne mille fois plus éclatante que le diadème impérial. Il est vrai que ce diadème est le symbole de votre vertu; mais il atteste aussi la munificence de celui qui vous l'a transmis : tandis que la couronne que votre humanité vous aura tressée ne sera due qu'à vous-même, vous n'en serez redevable qu'à votre philosophie. Si les hommes admirent ces pierres précieuses qui brillent sur votre front, combien plus admireront-ils la victoire que vous aurez remportée sur votre propre cœur ? Des rebelles ont renversé vos statues; vous pouvez vous en élever d'incomparablement plus belles. Si vous pardonnez aux auteurs de ce crime, si vous ne leur infligez aucun châtiment, ils ne vous dresseront pas sur la place publique une statue d'airain ou d'or, rehaussée de l'éclat des pierreries : vous en aurez une revêtue d'une matière infiniment plus précieuse, puisqu'elle aura pour ornement votre clémence et votre générosité. Chacun vous la dressera dans son âme, et vous compterez autant de statues qu'il y a maintenant et qu'il y aura jamais d'hommes sur la terre. Ce n'est pas nous seulement, ce sont encore tous ceux qui viendront après nous et tous ceux qui viendront dans la suite des siècles, qui vous admireront et qui vous aimeront comme s'ils avaient eux-mêmes reçu vos bienfaits.

Et ne pensez pas que ce soit là de ma part une simple conjecture; il en sera réellement ainsi : je puis vous démontrer par un exemple que ce ne sont pas seulement les armées, les munitions de guerre, la richesse des trésors, la multitude des sujets et les autres avantages de même nature qui constituent la grandeur des rois, mais que c'est encore et surtout la vraie philosophie et la mansuétude. Il est raconté de l'heureux Constantin qu'une de ses images ayant été lapidée, beaucoup de ses amis l'engageaient à tirer de cet outrage une vengeance éclatante; et comme ils ajoutaient que la figure avait été complètement mutilée par les pierres, il porta la main à son visage et leur répondit avec un doux sourire : Je ne trouve pas une seule blessure à mon front; ma tête est intacte et mon visage ne l'est pas moins. Les conseillers saisis de respect et de confusion furent aussitôt réduits au silence : chacun redit avec enthousiasme cette belle parole, et le long espace de temps qui s'est écoulé n'en a pas effacé le souvenir; la postérité garde fidèlement la mémoire d'une telle philosophie. Quels sont les trophées dont elle n'éclipse la splendeur ? Ce prince a certes fondé beaucoup de grandes villes, il a vaincu bien des peuples étrangers, et tout cela s'est effacé de la mémoire des hommes; mais cette parole est encore célèbre de nos jours, nos descendants et toutes les générations à venir l'entendront répéter encore. Ce qui doit le plus nous frapper, ce n'est pas qu'on la redise de la sorte, c'est qu'elle soit à jamais accueillie par des acclamations de reconnaissance et d'amour : en la redisant, on la louera; ceux qui l'entendront, l'apprendront avec bonheur, et nul ne pourra s'empêcher de faire éclater son admiration, de combler de louanges celui qui fut capable de la prononcer, de lui désirer mille biens, même après sa mort. Mais si, pour avoir dit cette parole, il s'est acquis tant de gloire parmi les hommes, qui pourra dire la gloire dont l'aura couronné le Dieu de toute miséricorde ?

Ai-je besoin de vous parler ici de Constantin, de vous citer des exemples étrangers, quand je puis m'appuyer sur vos propres mérites ? Souvenez-vous de vos premières années :

VINGT ET UNIÈME HOMÉLIE

au retour de cette solennité sainte, dans une lettre adressée à tous les peuples de l'univers, vous donniez l'ordre d'ouvrir toutes les prisons, de briser les fers, de pardonner les crimes de tous ceux qui s'y trouvaient renfermés; et comme si cela ne suffisait pas pour manifester votre bonté, vous disiez dans cette même lettre : Que ne m'est-il donné de ressusciter les morts, de rendre la vie à ceux qui l'ont perdue ? – Souvenez-vous aujourd'hui de ces paroles : voici le moment de ressusciter les morts, de rappeler à la lumière du jour ceux qui sont plongés dans les ténèbres du tombeau. Oui, les habitants d'Antioche sont déjà morts avant même que leur arrêt ait été porté, notre ville est en quelque sorte aux portes de l'enfer. Vous pouvez la rappeler à la vie sans qu'il vous en coûte un as de votre trésor, une heure de votre temps, une peine, un labeur quelconque; il vous suffit de prononcer une parole, et cette ville sortira tout à coup du sein des ténèbres. Faites que son nom à l'avenir lui vienne de votre clémence. En effet, elle ne gardera pas un souvenir aussi reconnaissant de celui qui l'a fondée, que de celui qui l'aura sauvée par une sentence favorable. Au reste, rien de plus conforme à l'équité : celui-là disparut après avoir jeté le fondement de sa grandeur future, tandis que vous l'aurez ressuscitée après qu'elle avait acquis et perdu ce haut degré de puissance. Si les ennemis l'avaient prise, si les barbares l'avaient saccagée, et que vous l'eussiez délivrée de leurs mains, vous auriez fait une action moins admirable qu'en l'épargnant aujourd'hui. Beaucoup de rois ont fait cela; mais ceci, vous seul l'aurez fait, et contre l'attente universelle.

Une chose encore qui n'excite pas l'étonnement, une chose à laquelle tout le monde s'attend, parce qu'elle rentre dans la marche ordinaire du monde, c'est qu'un prince commande à ses sujets; mais qu'après avoir été si cruellement outragé, vous renonciez au droit de la justice, c'est ce qui surpasse la vertu commune des hommes. Songez qu'il n'est pas seulement ici question de la ville d'Antioche, mais bien de votre gloire, et même du christianisme tout entier. En ce moment, les Juifs et les Gentils, tout le monde romain et les barbares eux-mêmes, car nos malheurs sont aussi parvenus à leurs oreilles, ont les yeux fixés sur vous; ils sont tous dans l'attente, impatients de savoir quelle décision vous allez prendre sur les faits accomplis. Si votre arrêt est dicté par la douceur et la miséricorde, tous le loueront, tous glorifieront le Seigneur; ils se diront entre eux : Dieu ! quelle est grande la puissance du Christianisme ! Un homme qui n'a pas d'égal sur la terre, maître de tout renverser et de tout détruire, elle l'a fait ployer sous sa loi, elle l'a élevé à une philosophie où un simple sujet ne pourrait atteindre. Qu'il est grand le Dieu des chrétiens ! Des hommes il en fait des anges, il les affranchit des passions les plus tyranniques de la nature. Ne vous laissez pas dominer par une crainte sans fondements.

N'écoutez pas ceux qui viendront vous dire que votre indulgence servira de prétexte aux autres villes pour tomber dans les mêmes excès, qu'elles mépriseront votre pouvoir parce que vous n'aurez pas châtié celle-ci. C'est seulement dans le cas où la faiblesse vous conduirait à la vengeance, où le crime triompherait de votre énergie et montrerait au moins une puissance égale, que vous auriez raison de craindre un tel reproche; mais si, glacés de frayeur et portant déjà la mort dans leurs âmes, ils se jettent à vos pieds dans la personne de leur évêque; s'ils craignent à chaque instant de rouler dans l'abîme, ne cessant d'élever au ciel leurs regards et leurs prières, demandant à Dieu de venir à leur secours; et venant tous néanmoins avec moi implorer votre clémence, chacun d'eux enfin tremblant pour sa propre vie; la crainte qu'on voudrait vous inspirer n'est-elle pas superflue ? Si vous eussiez donné l'ordre de les mettre à mort, ils n'auraient pas autant souffert qu'ils souffrent à l'heure présente. Voilà bien des jours qu'ils vivent dans des frayeurs incessantes; quand vient le soir, ils ne s'attendent pas à voir l'aurore; et quand le jour renaît, ils n'espèrent pas arriver à la nuit. Beaucoup sont devenus la proie des bêtes féroces, tandis qu'ils s'enfonçaient dans les déserts, à travers des solitudes inconnues; et ce ne sont pas les hommes seulement, ce sont encore les tout petits enfants, des femmes nobles et belles, qui s'en allaient demander un asile, durant les nuits et les jours, aux antres les plus sauvages, aux plus profondes vallées. Un nouveau genre de servitude pèse sur cette malheureuse cité : ses édifices et ses remparts sont debout, et son infortune est plus grande que celle des villes dévorées par le feu; nul barbare n'est à leur porte, l'ennemi ne se montre pas à leurs yeux, et ses habitants sont plus à plaindre que les peuples chargés de fers : une feuille agitée par le vent, c'en est assez pour les tenir dans de continuelles alarmes.

Cela n'est ignoré de personne, et si les peuples avaient vu raser la ville d'Antioche, ils en eussent été moins vivement émus qu'ils ne le sont en apprenant ses calamités présentes. Non, ne pensez pas que votre indulgence encourage les autres villes dans le mal. Alors même que ces villes seraient renversées par vous, leurs habitants ne seraient pas contenus dans le devoir, comme le sont aujourd'hui par l'incertitude du sort qui leur est réservé, ceux de notre

VINGT ET UNIÈME HOMÉLIE

ville. Est-il un châtement égal à celui-là ? Ne prolongez donc pas leur souffrance, laissez-les enfin respirer. Punir des sujets rebelles, proportionner le châtement à leurs attentats, rien de plus facile en vérité, rien de plus conforme à notre nature; mais épargner ceux qui vous ont outragé, pardonner à des coupables indignes de pardon, c'est ce que bien peu d'hommes peuvent faire, surtout quand l'outrage s'adresse au maître de l'univers. Frapper une cité d'épouvante, vous le pouvez également sans difficulté; mais faire que chacun vous aime, attirer à votre gouvernement la bienveillance universelle, obtenir que tous prient pour vous, non seulement en public, mais encore en particulier, voilà ce qui est difficile. Répandez l'argent sans compter, mettez en mouvement des armées innombrables, faites tout ce que vous voudrez, et vous ne gagnerez pas aisément l'affection des hommes, tandis que vous le pouvez maintenant sans peine et sans labeur. Ceux que vous aurez comblés de vos bienfaits, et ceux-là même qui ne connaîtront ces bienfaits que par la renommée, vous en auront une éternelle reconnaissance. Quels sacrifices et quels efforts ne vous imposeriez-vous pas pour obtenir de faire en un instant la conquête de l'univers, pour obtenir que tous les hommes actuellement existants et tous ceux qui viendront dans la suite appellent sur votre tête les bénédictions qu'ils appelleraient sur leurs propres enfants ?

Si telle doit être votre récompense de la part des hommes, songez à la grandeur de celle que Dieu vous accordera, et non seulement à cause du bien que vous aurez fait vous-même, mais encore à cause de celui que d'autres feront dans toute la suite des siècles. Qu'une autre sédition semblable à celle-ci vienne à se présenter plus tard, et plaise à Dieu qu'il n'en soit pas ainsi ! que les hommes outragés se proposent de sévir contre les auteurs de l'injure, votre clémence et votre philosophie leur serviront de leçon, suffiront pour les porter à l'indulgence : au souvenir de l'exemple que vous leur aurez donné, ils seraient couverts de honte et de confusion, s'ils ne marchaient pas sur vos traces. Vous serez donc le maître de tous les hommes qui viendront après vous, et vous ne leur laisserez que la seconde palme, alors même qu'ils s'élèveraient au comble de la philosophie. Il n'est pas juste, en effet, que celui qui le premier a donné l'exemple d'une telle bonté, marche plus tard à la suite des autres. Quelles que soient donc la mansuétude et l'humanité que d'autres montreront après vous, vous en aurez avec eux la récompense; celui qui enfonce dans le sol la racine d'un arbre est le premier auteur des fruits que cet arbre donnera. Aujourd'hui nul n'a le droit de partager avec vous la récompense de votre générosité, puisque c'est là votre mérite exclusif, tandis que vous aurez légitimement votre part à celle de tous les hommes généreux qui pourront surgir dans les âges futurs, si du moins il en paraît de semblables une part égale à celle qui revient aux maîtres dans les vertus de leurs disciples; et lors même que vous n'auriez pas d'imitateurs, vous aurez toujours pour vous les éloges et les acclamations de toutes les générations à venir.

Représentez-vous ce que sera votre nom quand la postérité dira : Une grande ville n'attendait plus que le dernier châtement; tout le monde était dans l'épouvante; les chefs, les magistrats et les juges étaient frappés de stupeur et n'osaient pas même élever la voix en faveur des misérables; un vieillard, investi du divin sacerdoce, se présenta seul à l'empereur; il le toucha par son aspect et ses prières, et le maître du monde, respectant les lois de Dieu, ne refusa pas à ce vieillard ce qu'il n'aurait accordé à aucun de ses sujets. Et cela même, ô prince, est un grand honneur que la ville d'Antioche vous rend, en me chargeant d'une telle ambassade auprès de vous; ses habitants ont donc jugé, par un sublime élan d'estime et de confiance, que vous mettriez au-dessus de tous les hommes puissants qui servent sous vos ordres, les prêtres du Seigneur, quelque vile que puisse être la personne de ces derniers. Mais je ne suis pas seulement l'ambassadeur de mon peuple; je viens encore et surtout de la part du souverain Maître de tous les anges dire à votre âme si noble et si généreuse : Si vous remettez aux hommes les dettes qu'ils ont contractées envers vous, le Père céleste vous remettra vos propres égarements. Souvenez-vous donc de ce jour où nous rendrons tous compte des actions de notre vie; en admettant qu'on soit coupable envers vous, vous pouvez par une sentence d'absolution et de miséricorde, sans effort et sans labeur, effacer toutes vos prévarications. Les autres députés viennent à vous chargés d'or, d'argent et d'autres présents de même nature; pour moi, c'est avec les lois divines que j'aborde les degrés de votre trône impérial, je les mets à la place de toutes les offrandes, et je vous conjure d'imiter le Seigneur, qui, recevant de nous d'incessantes injures, ne cesse de répandre sur nous ses bienfaits. Ne confondez pas notre espérance, ne démentez pas les promesses faites à ce peuple; je veux qu'entre autres choses vous sachiez ceci : Si vous daignez nous accorder notre pardon, si vous rendez à notre cité votre ancienne bienveillance, et lui faites grâce d'un châtement qu'elle n'a que trop mérité, je reviendrai vers les miens avec une douce confiance; mais si vous la rejetez

VINGT ET UNIÈME HOMÉLIE

définitivement de votre cœur, non seulement je n'y rentrerai pas, je ne reverrai plus le sol de ma patrie, mais je la renie pour jamais et j'irai chercher un asile dans une autre cité. Non, je ne compterai plus au nombre des citoyens d'une ville à laquelle vous aurez impitoyablement refusé votre indulgence, vous le plus humain et le plus doux de tous les hommes.

4. En disant ces choses et beaucoup plus encore, il a tellement ému l'empereur qu'on a vu se renouveler ce qui s'était accompli jadis dans le patriarche Joseph. De même que celui-ci, quand il eut aperçu ses frères, sentait le besoin de pleurer, mais comprimait néanmoins sa douleur, de peur de se faire reconnaître, de même l'empereur pleurait dans le secret de son âme, mais dissimulait son attendrissement, à cause des personnages présents à cette entrevue. Et cependant il ne put pas cacher jusqu'à la fin les sentiments qui fermentaient dans sa poitrine; ils triomphèrent de sa résistance. Après qu'il eut entendu l'allocution du pontife, il ne lui fallut pas un long discours; une seule parole lui suffit, mais une parole qui l'honore beaucoup plus que le diadème. Voulez-vous la savoir ? – Faut-il s'étonner, faut-il regarder comme un acte sublime, si nous pardonnons à ceux qui nous ont outragés, alors que ce sont des hommes et que nous le sommes comme eux ? Le Maître de l'univers étant descendu sur la terre et s'étant fait esclave pour nous, du haut de cette croix à laquelle l'avaient attaché ceux-là même qu'il avait comblés de ses bienfaits, pria pour ses bourreaux en disant à son Père : «Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.» (Luc 23,34) Faut-il donc s'étonner, encore une fois, si nous pardonnons à ceux qui servent avec nous un commun Maître ? – Et la sincérité de ces paroles, on la vit éclater dans les actes mêmes de l'empereur, un surtout que je vais vous rapporter. Notre pontife voulait célébrer avec lui la solennité pascale; mais il l'oblige à partir, il le presse de retourner au milieu de son peuple. Je connais maintenant, lui dit-il, leur trouble et leur consternation; ils subissent les tristes conséquences de leur malheur : allez consoler vos enfants. Quand ils reverront leur guide et leur pilote, ils oublieront les orages passés; le souvenir de leurs angoisses s'effacera de leur esprit. Et comme le saint évêque demandait avec instance à l'empereur de nous envoyer son fils, voici la réponse qui lui fut faite, gage sacré de réconciliation et de bienveillance : Priez pour que les obstacles disparaissent; demandez la fin de nos guerres, et c'est moi-même qui me transporterai dans votre cité.

Que peut-on concevoir de plus généreux qu'une telle âme ? Que les Gentils soient désormais confondus; mais non, je me trompe : qu'ils soient éclairés, et qu'abandonnant leurs erreurs, ils embrassent la vérité du christianisme, formés à notre philosophie par l'exemple de l'empereur et du pontife. Là ne s'est pas arrêtée la sollicitude du prince; bientôt après que l'évêque eut quitté la ville impériale et franchi la mer, il envoya des hommes pour s'assurer que notre saint ambassadeur n'était pas retardé dans la route et pour le presser d'arriver au plus tôt dans notre ville, de peur que la joie de ses habitants ne fût amoindrie si leur chef spirituel n'était pas au milieu d'eux pendant ces solennités. Quel père a jamais montré les mêmes attentions pour des enfants qui l'auraient outragé ?

Il est un autre témoignage que je dois rendre à la vertu de notre père. Après avoir obtenu cette solution favorable, il ne se hâta pas, comme l'eût fait un homme jaloux de sa propre gloire, de nous apporter lui-même le rescrit qui devait dissiper nos alarmes; mais comme sa marche était trop lente, il fit partir devant lui un rapide messenger, chargé de nous annoncer la bonne nouvelle, afin que ce retard ne prolongeât pas notre tristesse. Ce qu'il désirait uniquement, ce n'était pas d'être lui-même l'organe de cette parole qui devait nous combler de joie, mais bien de faire que sa patrie respirât au plus tôt de ces longues infortunes.

Ce que vous faites alors, en couronnant l'agora, en illuminant la ville, en dressant des tables devant les maisons, et, comme si la ville venait de naître, faisant éclater votre joie par vos fêtes, continuez de le faire chaque jour, mais sous une autre forme : montrez-vous couronnés de vertus et non de fleurs, que les bonnes œuvres soient la lumière de vos âmes, tressaillez d'une joie toute spirituelle, bénissez constamment le Seigneur pour tant de bienfaits. Ce n'est pas seulement parce qu'il vous a délivrés de vos malheurs, c'est encore parce qu'il les a permis, que vous devez reconnaître vos obligations envers lui, car tout a contribué à l'ornement de notre cité. Racontez ces divines faveurs; suivant la recommandation du Prophète, annoncez-les à vos enfants; qu'eux aussi les annoncent à ceux qui naîtront d'eux; que vos petits-fils les transmettent à la génération suivante, afin que tous ceux qui vivront jusqu'à la fin des siècles, connaissant la miséricorde de Dieu à l'égard de notre ville, nous félicitent d'avoir été favorisés d'une telle grâce. Qu'ils admirent aussi le chef de notre empire pour avoir en quelque sorte relevé cette ville de ses ruines, et qu'excités à la piété par de tels exemples, ils fassent tourner ces événements à leur propre avantage. En effet, ce n'est pas vous seuls qui serez heureux de ce qui vient de s'accomplir, si vous en gardez fidèlement

VINGT ET UNIÈME HOMÉLIE

la mémoire; une part de ce bonheur sera pour vos descendants, quand on leur racontera ce qui nous est arrivé. Pénétrés de ces réflexions, rendons grâce, encore une fois, et de la fin de nos malheurs, et de nos malheurs mêmes; car nous avons appris par les divines Ecritures et par notre propre expérience que le Seigneur, dans sa clémence infinie, fait tout servir à notre bien, selon les voies qui conviennent à sa sagesse. Soutenus et réjouis par cette bonté, puissions-nous en outre acquérir le royaume du ciel, en Jésus Christ notre Seigneur, à qui soient gloire et puissance dans les siècles des siècles ! Amen.